

sur elle par quelque ouverture, invisible dans l'obscurité.

Les pensées s'entre-choquaient dans son cerveau. Rien ne pouvait expliquer cette agression, cet enlèvement, rien, sinon la même haine mystérieuse qui poursuivait Stanislas et voulait l'atteindre dans celle qu'il aimait.

Mais qui étaient ces terribles adversaires ? Et que prétendaient-ils faire d'elle ?

Les heures passaient, affreusement lentes. Noella se glaçait sur ces dalles froides, la fièvre martelait son cerveau où passaient en visions déchirantes les chères silhouettes de sa mère, de Stanislas, de Pierre, des enfants.

— Les reverrai-je jamais ? pensait-elle avec terreur.

Et la prière jaillissait de son cœur torturé, mettant un rayon d'espoir dans cet épouvantable cauchemar.

Enfin cette interminable nuit d'hiver prenait fin. Une aube lugubre paraissait, éclairant progressivement le lieu où se trouvait Noella. Elle se vit dans une grande salle à voûte basse. Dans la muraille de granit sombre, d'énormes anneaux de fer rouillé étaient scellés de place en place. Très haut étaient percées deux fenêtres étroites, garnies de larges barreaux.

— Une prison ! Mais c'est une prison, murmura Noella.

Rien, ici, ne pouvait lui être un indice. Mais enfin, quelqu'un finirait bien par venir, et elle saurait peut-être alors.

Une heure s'écoula encore. Et tout à coup, le cœur de Noella se mit à battre à coups redoublés. Une clé entra dans l'énorme serrure, la porte épaisse s'ouvrait lentement.

Ce n'était pas un geôlier, mais une femme de petite taille, enveloppée d'un manteau brun et portant un masque sur son visage. Elle s'arrêta à quelques pas de la jeune fille qui s'était levée.

— Nous avons à causer, Mademoiselle des Landies.

Sa voix était douce et calme, empreinte d'un accent étranger.

— Certes, oui ! s'écria Noella, retrouvant l'habituelle énergie qui se cachait sous son apparence délicate. Vous avez à m'expliquer ce que signifie cette agression, à me dire où je suis, qui vous êtes. Mais non, ce sont là prétentions inutiles de ma part ! Qui cache son visage ne peut me dire la vérité ! ajouta-t-elle avec un dédain qu'elle ne put maîtriser.

— Je ne suis pas ici pour vous expliquer quoi que ce soit, Mademoiselle. Je n'ai même rien à vous demander de particulièrement difficile à réaliser. Il me suffira simplement que vous écriviez un petit billet, copie de celui-ci.

Elle tendait à la jeune fille un papier couvert d'une écriture tourmentée. Noella lut :

“ Je sais maintenant qui vous êtes, mon cher Stanislas, et j'ai trouvé un moyen sûr de vous faire rentrer le plus tôt possible dans tous vos droits. C'est pour le réaliser que j'ai disparu ainsi mystérieusement. Vous comprendrez plus tard pourquoi. Trouvez-vous ce soir à minuit à la Font-Rouge ;

vous aurez là toute l'explication de ma conduite. Surtout pas un mot de ceci à âme qui vive, sauf à l'ami éprouvé qui vit en ce moment près de vous et auquel je demande de vous accompagner. Il y va de votre existence, si précieuse pour tous et surtout pour

“ Votre fiancée,
“ NOELLA DES LANDIES.”

Noella leva un regard stupéfié vers l'inconnue, impassible devant elle.

— Que signifie tout ceci ? Et qui est donc réellement M. Dugand ?

— Pour le moment, il vous est inutile de le savoir. Lui-même vous l'expliquera plus tard. On vous demande simplement d'écrire ceci.

— D'écrire un mensonge ? Car enfin, ce que vous ne demandez n'est pas autre chose, et, nécessairement, cette lettre est destinée à attirer M. Dugand dans un guet-apens !

— Vous n'avez pas à rechercher les raisons ni le but de ceux qui vous tiennent en leur pouvoir. Obéissez sans discuter.

— Jamais je n'écrirai un mot de cette lettre ! J'aimerais mieux mourir ! dit Noella d'un ton ferme, en jetant le papier à terre.

(à suivre)

— Voyons, Barnabé, demandait Luc à son cousin, sais-tu ce que c'est qu'une forêt vierge ?

— Je le sais bien un peu, répondit Barnabé en se grattant le front, mais pas tout à fait, ou plutôt, je l'ai su ; oui, je l'ai su, mais je m'en souviens presque plus. Dis-le-moi, et tu verras comme ça me reviendra.

— Eh bien ! mon cher, une forêt vierge est une forêt dans laquelle la *main* de l'homme n'a jamais mis le *pied*.

— Oh ! que c'est bien ça !

* * *

Simplice revenait d'un voyage fait en chemin de fer. Une de ses joues grossie indiquait un violent mal de dent, résultat d'un coup d'air qu'elle avait, disait-elle, pris dans le compartiment où elle se trouvait.

— Figurez-vous, racontait-elle en gémissant, que je m'étais placée près d'une portière dont la vitre ne pouvait se relever, et que là je recevais en pleine figure tout l'air qui s'engouffrait.

— Mais, ma pauvre enfant, lui dit sa mère, il fallait changer de place.

— Changer de place ? Et avec qui ? j'étais toute seule dans le compartiment.